



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





238 e



P/O 782 A.3









NOTES  
SUR  
L'ITALIE





MAURICE BARRÈS

---

NOTES  
SUR  
L'ITALIE



PARIS

ÉDITIONS DES HORIZONS DE FRANCE

39, Rue du Général Foy

1929



*AVANT-PROPOS*



**D**ANS cette collection des Roses latines, comment ne pas faire figurer celui qui écrivit *Du Sang*, de la *Volupté* et de la *Mort* ?

*C'est à l'Italie que Maurice Barrès dut quelques-unes de ses plus nobles exaltations. Nous ne pouvons désormais évoquer Venise ou Ravenne, sans apercevoir, se détachant sur elles, la haute silhouette et le visage tourmenté de l'auteur d'Amori et dolori sacrum. Un peintre espagnol l'a fièrement campé devant Tolède. Je le vois, mieux encore, au bord de la lagune, interrogeant les ombres qui flottent sur les couchants de l'Adriatique, écoutant le chant d'une beauté qui s'en va vers la mort, ou dialoguant avec Dante au seuil de l'immortelle pinède.*

---

## AVANT-PROPOS

---

*Mais, du Barrès inédit, quel espoir d'en trouver ?*

*Je sais bien que l'écrivain a laissé d'abondantes notes éparses en de nombreux cartons. Lorsque je publiai, en 1913, mon article sur la Brenta, il m'écrivit aussitôt : « J'ai un petit dossier, vieux de dix ans, de quinze ans peut-être, sur les rives de la Brenta. Vous m'avez devancé. Je vous envie. Je me console en vous lisant et je joins votre article aux notes que j'avais rassemblées et que peut-être je ne pourrais plus déchiffrer. » Quelques mois après, mes pages sur les Soirs de Sienne le firent songer à la ville avec nostalgie. « J'ai passé jadis, m'écrivit-il, quarante-huit heures à me promener et à prendre des notes sur Sienne. »*

*On devine l'intérêt qu'il y aura à lire ces notes, s'il est possible de les retrouver un jour et de les déchiffrer. Mais, grâce à l'extrême amabilité de Mme Maurice Barrès, c'est plus*



---

## AVANT-PROPOS

---

et mieux que les Roses latines peuvent offrir au lecteur : cinq articles qu'elle a bien voulu me confier et qui s'échelonnent entre 1890 et 1908. Ils datent des années où Barrès écrivait les Jardins de la Lombardie et la Mort de Venise. L'un d'eux, la Journée napolitaine, qui termine le recueil, est, notamment, de la même veine que ces pages illustres ; il donne de plus une note de jeune et joyeuse ivresse qu'on rencontre assez rarement chez l'écrivain.

Ici encore, l'Italie fut pour lui la « grande maîtresse » et la « sublime révélatrice ». Comme il le dit dans le troisième de ces articles, « un des bénéfices que l'on peut retirer d'elle, c'est lui demander des secousses ». Barrès lui en demanda souvent et plus que d'aucun autre pays en reçut.

Peut-être l'auteur aurait-il, avant de publier ces pages, modifié quelques passages et affirmé, avec plus de ferveur encore, son amour

---

AVANT-PROPOS

---

*pour la grande nation à laquelle, au moment de la guerre, dans un volume intitulé Dix jours en Italie, il rendit un magnifique hommage. Mais, Barrès n'étant plus là, qui se permettrait d'altérer son texte et sa pensée?*

GABRIEL FAURE.

# VACANCES AU SOLEIL



**E**N dépit des blancheurs des murailles mauresques, en dépit des burnous gravement portés et des petits Kabyles demi-nus, en dépit des fatmas offrant le thé arabe dans la cour silencieuse de leurs fraîches maisons, en dépit de la vaste mer, l'Algérie se présente surtout au voyageur comme une succursale du Bordelais.

Une exposition avait déjà attesté ce développement agricole, cette heureuse culture de la vigne, qui sont pour l'étranger les plus curieux sujets de réflexions que lui offre aujourd'hui ce pays des anciennes fantasias. Voilà pourtant qui ne saurait satisfaire tous les désirs de ceux

---

NOTES SUR L'ITALIE

---

que la curiosité de quelques impressions neuves a amenés jusqu'ici. J'imagine que, se promenant le soir au bord de la mer d'Alger, quand la clarté un peu obscure de la lune masque les architectures trop simples et leur ajoute quelque grandeur, le voyageur trompé par la douceur de la nuit doit parfois retrouver dans sa mémoire l'image des belles villes orientales ou italiennes qui sont, comme celle-ci, assises au bord des rades.

L'autre jour, une tache immense et pâle couvrait l'horizon, brillantée sur la mer, rosée sur les maisons; le ciel presque incolore s'accentuait au couchant jusqu'à la rougeur énorme du soleil décliné. Et toute cette teinte lavée me ramenait invinciblement à Venise et aux bonheurs ornés qu'elle nous prodigue.

Était-ce pour avoir feuilleté une fois

---

NOTES SUR L'ITALIE

---

encore le volume délicieux consacré par Louis Morin aux *Amours de Gilles*, et qui est tout dédié à la gloire de Venise et de Tiepolo? Était-ce ce livre, écrit et dessiné par Morin avec une grâce et une érudition qui m'enchantent? Mais je revécus avec une intensité incroyable tant de belles journées passées à sentir, à comprendre, à adorer le grand décorateur vénitien... Nous sommes quelques-uns à l'aimer, à le servir avec une religion particulière : Jules Chéret, Besnard... On me dit que Toché, le décorateur de Chenonceaux, en a fait des copies merveilleuses; voilà une raison de plus pour louer Toché.

Celui-là, Tiepolo, est le dernier mot, la conscience de Venise. Je veux dire que l'âme vénitienne qui s'était accrue instinctivement avec les Jean Bellin, les Titien, les Véronèse, se résuma, prit



---

NOTES SUR L'ITALIE

---

possession de toutes ses élégances en lui. Tiepolo joue du trésor des ressources d'art inventées, accumulées par ses ancêtres.

Il semble que l'énergie de cette race épuisée par de longs efforts ne vaille plus que par soubresauts, et pour donner à la mélancolie de Tiepolo une sorte de fantaisie trop imprévue, parfois une ardeur choquante. Ces plafonds de Venise qui nous montrent l'âme de Gian Battista Tiepolo, quel tapage éclatant et (oui, vraiment) mélancolique! Il s'y souvient de Titien, du Tintoret, de Véronèse; il en fait ostentation; grandes draperies, raccourcis tapageurs, fêtes, rires et sourires! mais quel feu, quelle abondance, quelle verve inconsciente et mobile! Tout le peuple qu'ont créé les peintres ses prédécesseurs, il le répète à satiété, l'embrouille, lui donne la fièvre, le met en

---

NOTES SUR L'ITALIE

---

lambeaux, à force de frissons, — mais il l'inonde de lumière.

Telle est son œuvre, débordante de souvenirs fragmentaires, d'un pêle-mêle de toutes les écoles, heurtée, sans frein ni convenances dit-on, mais où l'harmonie vient d'une incroyable vibration lumineuse.

Ah! celui-là, comment s'étonnerait-on de le voir préféré à tout autre par les jeunes gens d'aujourd'hui? M. de Vogüé se demandait hier, à l'occasion de l'année qui commence, ce qu'il faut penser des jeunes gens qui entrent dans la vie d'hommes. Quel est leur caractère, quel est leur but, quelle est leur sensibilité?

En eux, comme en Tiepolo, toute une race aboutit. Ils sont le point conscient où aboutissent bien des façons de sentir. Leur unité est faite uniquement de la clarté qu'ils mettent parmi tant de visions

---

NOTES SUR L'ITALIE

---

accumulées en eux. Ces fils de romantiques et de positivistes, ces enfants élevés dans le spiritualisme de la *Déclaration des droits de l'homme* et dans la concurrence formidable du gagne-pain à vingt ans, ont infiniment de clairvoyance, une clairvoyance un peu pessimiste. Je doute qu'ils créent une passion nouvelle, ce ne sont en rien des emballés, mais ils ont infiniment d'esprit, d'ingéniosité; ce sont les consciences les plus ornées qu'on puisse imaginer, et chez eux les passions, dépouillées de leur première énergie, créent la grâce, ignorée des sectaires.

Dans une suite de *Caprices*, livre d'eaux-fortes pour ses sensations au jour le jour, Tiepolo nous a dit toute sa mélancolie, — la nôtre. Il était trop sceptique pour pousser à l'amertume. Ses conceptions ont cette lassitude qui suit les grandes voluptés et que leur préfèrent les

---

NOTES SUR L'ITALIE

---

épicuriens délicats. Il sentait une fatigue confuse des efforts héroïques de ses pères, et, tout en gardant la molle attitude qu'ils lui avaient lentement formée, il en souriait.

Les *Caprices* de Tiepolo sont des recueils héroïques où toutes les âmes de Venise sont réunies ; mais tant de siècles se résumant en figures symboliques, ce sourire inavoué, cette mélancolie dans l'agitation sont d'un scepticisme trop délicat pour la masse des hommes.

Un esprit trop clairvoyant paraît énigmatique. De même, on goûte peu les jeunes gens nouveaux venus. On traite volontiers d'obscur leur caractère qu'on ne comprend pas : cela est vrai grammaticalement.

Mais comment comprendriez-vous les rêves que décrivait Tiepolo, si vous ne saviez que ce sont les visions d'un petit-fils de héros, lucide jusqu'à contempler

---

NOTES SUR L'ITALIE

---

en soi toute sa race? Nous, de même, fils par l'esprit des hommes passionnés, des hommes de désir, nous classons simplement toutes les émotions que le long des siècles ils ont éprouvées. Nous en dressons méthodiquement le catalogue; nous ne voulons être que clairvoyant.

*Janvier 1890.*

# L'ÉDUCATION PAR L'ITALIE





**S**I l'on me demandait quel est le plus grand bonheur, je n'hésiterais pas à répondre : « C'est d'avoir vingt-deux ans et de faire son premier voyage en Italie. »

Quand je passai pour la première fois dans ces plaines lombardes, j'emportais la *Renaissance* de Michelet, l'*Histoire de la Peinture* de Stendhal, Taine, l'*Art chrétien* de Rio, Ozanam. Nulle notion d'archéologie, on le voit, mais les plus violents appels à la sensibilité. Tout proche des Alpes pourtant, à Lucerne, au milieu de l'hiver, en février, je m'arrêtai trois jours à dépouiller des études métaphysiques allemandes découvertes dans des revues

---

NOTES SUR L'ITALIE

---

éparses au « salon de lecture » de l'hôtel. C'est que, n'ayant jamais rien reçu que des livres, je ne soupçonnais en aucune façon l'enivrante éducation que me préparait l'Italie.

Au Brera, à Milan, le concierge refusa d'abord de m'ouvrir le musée, tant il faisait froid dans les salles. Venise était couverte de neige. Je faillis mourir, à deux pas de Florence, du froid que j'avais subi à Padoue et à Bologne. Mais, deux mois plus tard, quand je quittai Rome, je me sentais si fort, chargé de richesses inépuisables, ardent à combiner mille pensées nouvelles, vigoureux enfin au point que jamais je ne mourrais.

Cet orgueil d'enfant cérébral à me promener sur le quai de Venise, cette émotion en gravissant pour la première fois les marches des *Offices* à Florence, non, jamais rien sur moi ne fut si fort. Dans la

---

NOTES SUR L'ITALIE

---

vie publique, tout m'a paru fade après ces abondances de la vie intérieure, tout, même le déshonneur, dont je vis des êtres chanceler. Et si sérieux était mon sentiment que je me félicitai de n'aller point jusqu'à Naples; je craignais d'exposer mes impressions si intenses aux mollesses de son rivage. (Dans la suite, je vérifiai la convenance de ce scrupule en Espagne, où trop évidemment la facile Andalousie amoindrit les graves voluptés de Castille et desserre les âmes contractées par Avila et l'Escurial.)

Tout cela avec l'âge s'est un peu calmé. Er pourtant, elles restent si près de mon cœur, les villes d'Italie, que de chacune d'elles, je garde une image plus nette que de mes amis d'enfance. Ce sont pour moi des personnes, mes vrais camarades d'adolescence et de qui je me rappelle dans le plus minutieux détail les traits,

---

NOTES SUR L'ITALIE

---

les mœurs, quelques défauts, toute l'atmosphère. Certes, à mesure que dans la vie je cessai d'être un solitaire, un jeune ignorant qui croit tout inventer, j'ai bien compris que mon enthousiaste aventure, c'était la phase banale du développement de tout être. Le premier voyage d'Italie! Nul *scholar* d'Angleterre ou d'Allemagne, nul bachelier qui n'ait connu cette crise vieille comme l'humanisme. Mais rien n'empêchera qu'avec toute cette foule je dise à mon tour : l'Italie fut mon éducatrice.

Terre maternelle! Sublime révélatrice! Voilà l'hommage qu'une force irrésistible me contraint à lui rendre quand je retrouve son souffle, son sourire sur les lèvres de Luini et sur ses lacs septentrionaux.

Qu'ai-je trouvé en Italie? la plus sensuelle réalisation du bonheur? la beauté

---

NOTES SUR L'ITALIE

---

tangible? Non pas. Tout exalté d'idéalisme allemand, j'étais, dans ma jeunesse, bien maladroit à jouir des choses d'art. A la villa Médicis, où, par une aimable dérogation aux règlements, je recevais une demi-hospitalité, les peintres, les sculpteurs, les architectes désespéraient de moi, haussaient les épaules devant mes préférences. Mon chagrin était de ne pas retrouver, place Saint-Jean-de-Latran, la villa sur les murs de laquelle Cornelius, Schnorr et Overbeck avaient développé, en fresques symboliques, leurs conceptions néo-mystiques d'Outre-Rhin. Le prince Massimo l'avait fait démolir et en montrait la photographie à je ne sais quel Allemand. « Vous avez fait photographier votre honte! » lui répondait rudement celui-ci. Et je l'approuvais. Rome sans les pédanteries de ces pauvres barbouilleurs philosophes me semblait amoindrie.

---

NOTES SUR L'ITALIE

---

L'excellent M. Hébert, directeur de l'Académie, et mes camarades de grand talent, Axillette, Puech, avaient tort pourtant de contrarier mes gaucheries de goût. A côté de ses chefs-d'œuvre plastiques, l'Italie a son histoire, son esprit, que je saisis mieux sous les beautés un peu explicatives des artistes érudits.

Les philosophes allemands m'avaient donné le plus profond sentiment de l'énergie humaine, de l'individu, du « moi » ; c'est en Italie que je vis l'individualisme réalisé ; par toute son histoire, l'Italie proteste contre la centralisation excessive qui a tué chez la plupart des peuples l'originalité, ou du moins la variété. Combien est-il de cités en Angleterre, en France ? Londres, Paris, deux, trois autres que l'on hésite à choisir. Mais dans chaque ville d'Italie il y a un esprit, une saveur, une civilisation. Et dans ces



---

## NOTES SUR L'ITALIE

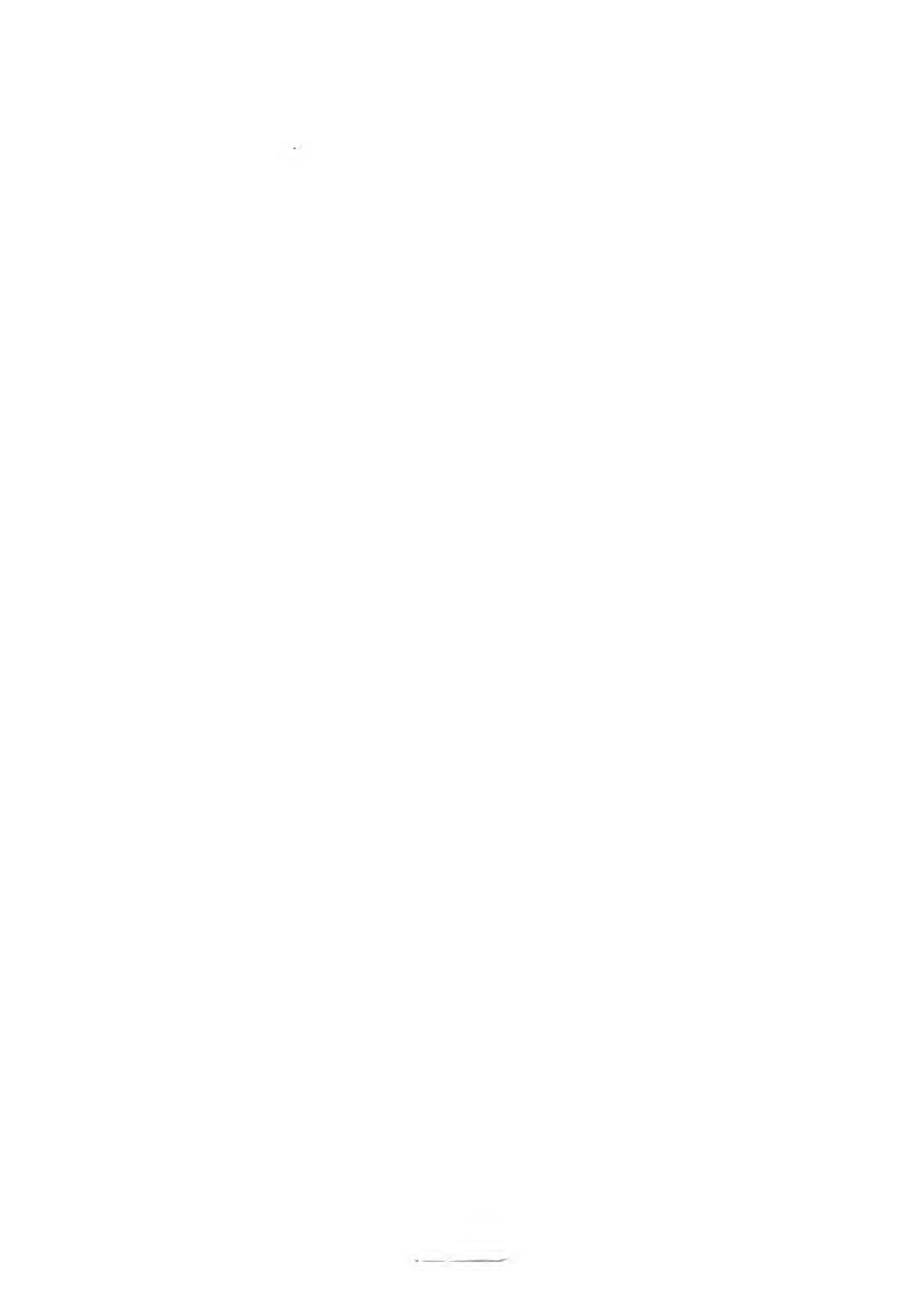
---

petites collectivités, dans ces villes indépendantes et d'un territoire borné, l'individu plus aisément peut surgir, poser sa marque, réaliser son rêve. L'hérédité n'a jamais existé en Italie. Florence, Milan, Venise, toutes les autres cités italiennes étaient des républiques (plus de cent soixante républiques), et elles ne prenaient leur règle et leur loi que dans la volonté de leurs citoyens à chaque génération.

Admirable suite des révolutions d'Italie! Peut-être n'y apprend-on pas à considérer la morale comme la chose sérieuse et essentielle de la vie? Peut-être est-ce une éducation de courtisane et d'intrigante, une apothéose de la mollesse et de la diplomatie? Mais là seulement on comprend tout ce que l'humanité peut fournir de séduction et d'activité.

*Septembre 1892.*





# LE BÉNÉFICE DU VOYAGE



L'ITALIE, pour la plupart des artistes, est la grande maîtresse. Il n'y a guère de talent, de génie auquel elle n'ait donné des leçons. Pour rester dans ce siècle et en France, Stendhal, Lamartine, Michelet, Gautier, Taine, Bourget et aujourd'hui encore Anatole France, dans ce délicieux *Lys Rouge*, lui doivent infiniment. Florence nous force à comprendre ce qu'ignorent dans le Nord les meilleurs esprits ; qu'une œuvre d'art est surtout faite par l'élimination de tout ce qui n'est pas indispensable. Délaiage et bavardage, voilà l'odieux caractère de tout ce qui n'est point dans la tradition latine. Si Tolstoï

---

## NOTES SUR L'ITALIE

---

s'était promené plus souvent au Vatican ou aux Offices, *la Guerre et la Paix*, *Anna Karénine* se ramasseraient en un volume.

Marc-Aurèle a écrit un charmant petit ouvrage, où il énumère ses bienfaiteurs spirituels, ceux de qui il reçut chacun de ses caractères psychiques. Un hommage de ce genre a été rendu à l'Italie, leur bienfaitrice, par nos plus grands artistes. Ayant profité d'elle, ils ont tenu à la louer. Cette collection d'hommages s'est augmentée cette semaine. Les frères Goncourt ont apporté leur témoignage : *l'Italie d'hier*. Ce sont leurs notes de voyage (1855-1856), entremêlées des croquis pris sur l'instant par Jules de Goncourt.

Il faut lire le livre si l'on veut jouir des notes délicieuses de gaieté ou très intéressantes pour l'observateur qui y sont accumulées sur les peintres primitifs (qui n'étaient pas alors à la mode), sur l'aspect

---

## NOTES SUR L'ITALIE

---

des paysages, sur les silhouettes du populaire, sur le caractère de la beauté de la femme italienne, sur la cour de Toscane, sur Naples... Je ne résiste pas au plaisir de citer une harangue du vieux Ferdinand. Le roi Ferdinand, du haut de son balcon, se disposait à parler à son peuple. Manquant tout à coup de mémoire, au moment où midi allait sonner, il se mettait à frapper de sa main sur son derrière : « Une, deux, trois, quatre, cinq, dix, douze! » et finissait sa harangue : *E tempo di mangiar maccheroni!* Jamais harangue royale ne déchaîna en aucun lieu de la terre de tels applaudissements... c'est toujours le geste de nos maîtres, le résumé de la politique parlementaire actuelle.

Quel bénéfice trouvèrent les Goncourt en Italie? On le distingue nettement dans ce cahier d'impressions publié après quarante années. L'Italie leur a révélé leur

---

NOTES SUR L'ITALIE

---

nature, l'emploi à faire de leur talent. Quand ils partirent pour l'Italie, en 1855, ils se trouvaient, dit Edmond de Goncourt, dans cette disposition lyrique et symbolique qu'on voit aux jeunes esprits de cette heure-ci, c'est-à-dire un certain mépris pour la transcription du vrai, du *non-imaginé*. Et ce mépris était fortifié en eux par le manque de talent et de style de Champfleury, qui était le réaliste affiché de l'époque. Aussi, les études d'après nature que les deux frères faisaient de l'Italie n'étaient-elles, pour eux, que le stratum d'un livre de prose poétique, fantastique, lunatique — d'un livre de rêve — qu'ils auraient présenté comme le produit d'une suite de nuits hallucinatrices.

Voilà le projet qui menait les Goncourt en Italie : ils s'y conformèrent, mais pour s'en dégoûter vite. En réalité ce que

---

NOTES SUR L'ITALIE

---

leur dictait l'Italie, c'était ce carnet de notes ; et cette façon même qu'ils avaient trouvée sous sa dictée, ils n'avaient plus qu'à l'affirmer pour avoir trouvé leur manière. Un homme de talent, quel qu'il soit, mis dans un contact qui l'émeut, cesse de bafouiller, a trouvé son génie naturel, pourvu qu'il ne contrarie pas ses impressions, les laisse aboutir. Ce carnet, ils y ont jeté tour à tour tout ce qui tombait sous leurs yeux : la description d'une fromagerie de parmesan et de la boucle de cheveux de Lucrece Borgia, conservée à l'Ambrosienne ; les bals du grand-duc et l'*Apothéose de Thomas d'Aquin* dans le tableau de Taddeo Gaddi ; l'hôpital des vénériennes *della scuola san Marco*, à Venise, et le jour des Rameaux à Saint-Pierre ; le *stenterello* du théâtre Borgognissanti et la poupée romaine du musée du Vatican. Aussi ces



---

NOTES SUR L'ITALIE

---

feuillet où ils ne croyaient amasser que des éléments, ces brouillons qu'ils eussent rougi, dès l'abord, de publier tels quels, c'est en raccourci déjà toute leur œuvre d'historiens des mœurs, c'est le témoignage soudain de leur génie particulier qui fut d'amasser d'innombrables documents caractéristiques sur les habitudes de la vie quotidienne, sur les singularités de nos métiers, sur nos manières spéciales de nous amuser et de nous vêtir, de travailler et de dépenser notre argent. C'est dans ce voyage enfin, dans cette Italie toujours bienfaisante qu'ils trouvèrent cet ensemble de choses, ces objets extérieurs qu'ils notèrent scrupuleusement et dont l'influence détermine le détraquement de M<sup>me</sup> Gervaisais. *Madame Gervaisais*, leur chef-d'œuvre peut-être, un livre, en tout cas, que les années n'ont nullement entamé (encore qu'il soit

---

NOTES SUR L'ITALIE

---

écrit avec une trépidation nerveuse très particulière et que, correspondant à certains états de l'esprit, il paraisse aux uns la manière unique et aux autres une manière intolérable) doit à l'Italie son atmosphère de beauté voluptueuse.

\*  
\* \* \*

Voilà un des bénéfices que l'on peut tirer de l'Italie. C'est lui demander des secousses, lui apporter son être pour qu'il reçoive d'elle des sensations particulières, se livrer aux impressions, en jouir, et les noter. MM. de Goncourt, tout adonnés à « la religion de la réalité, de la vérité absolue », préoccupés de la « reproduction littéraire de l'humanité et de la matière », nous auront donné, comme Gautier, les plus significatifs témoignages de cette façon d'utiliser les voyages.

---

NOTES SUR L'ITALIE

---

Mais aux pays étrangers, on peut demander autre chose. On peut leur demander, comme Taine, des documents pour étayer un système intellectuel. On peut encore leur demander des éléments pour organiser des expériences psychologiques.

Je m'explique. Quand nous vivons dans le milieu où nous sommes nés, et pour lequel la longue suite de nos aïeux nous a préparés, peu de choses nous froissent ou nous contentent vivement; notre vie est une suite d'efforts lents contre les mêmes difficultés; nos sensations y sont profondes, mais ni imprévues ni précipitées. Comme nous nous sentons mieux vivre dans un milieu exotique où chaque heure nous procure une occasion nouvelle de goûts et de dégoûts! Et cette multiplicité de petites sensations — qui à la longue est singulièrement brisante

---

## NOTES SUR L'ITALIE

---

et malsaine — nous aide à distinguer les nuances de notre personnalité en même temps que ses limites. Dans cette somme énorme de sensations possibles que représente une civilisation, nous distinguons très vite ce que nous pouvons nous en approprier, ce que nous devons en rejeter. Par là nous apparaît notre qualité réelle.

Et voilà une façon de voyager très particulière, une méthode fort différente de celle que pratiquent l'historien, le critique d'art, le peintre de mœurs. Cet analyste, ce méticuleux psychologue demande ainsi aux civilisations étrangères d'éclairer, de contre-éprouver les notions qu'il s'est déjà faites sur tel ou tel tempérament, objet de ses études.

*Juin 1894.*



# SOUVENIR DE VENISE



**A** Venise, sur les lagunes, j'ai regardé plus que de raison les formes des nuages, les lézardes des palais et les marbrures de l'eau. Dans les églises mêmes, je ne savais que jouir de la beauté. Les mœurs italiennes favorisent un tel sensualisme. Que de fois, à l'heure où le soleil commence de chauffer, j'allais m'asseoir, comme dans un salon public, sur les marbres antiques et frais de Saint-Marc! Mon chien, un lévrier, m'accompagnait. Il allongeait sur mes genoux sa vieille tête de serpent honnête. Et l'un et l'autre nous regardions avec une parfaite volupté le cabossement des mosaïques, leurs teintes sombres et fastueuses.



Cette douceur, cette facilité communes dans toute l'Italie sont plus qu'ailleurs sensibles à Venise. Il y a, tout au bas dans cette ville, une population débonnaire, naïve, ignorante du mal : de vrais pigeons. Oui, des pigeons. Le mouvement de l'oiseau, son frisson qui monte jusqu'à son cou en soulevant un peu son duvet, c'est le geste de la Vénitienne écartant soudain les coudes pour rouler son châle sur la nuque, pour mieux en disposer les plis. Et puis, son regard si honnête, si doux, content de plaire à l'étranger sans mauvaise pensée, moins d'une femme qui connaît son prix que d'un bon animal qui promène et lustre, comme le veut la nature, sa beauté! Qu'elles sont charmantes dans la piété, ces jeunes plébésiennes!

Voilà de grandes niaiseries. Pourtant elles ne sont pas ici tout à fait inutiles, puisque Pie X est sorti de la caste la

---

NOTES SUR L'ITALIE

---

plus humble, la plus saine et la plus traditionnelle du territoire de Venise. Son italien habituel, c'est le dialecte vénitien. Il a une première formation de prêtre de campagne. Sa mère, ses sœurs sont des paysannes de la Vénétie.

\* \* \*

De toutes les provinces d'Italie, la Vénétie est la plus religieuse. Vérone et Vicence ont des municipalités catholiques. Et si Padoue fait exception, c'est que son maire, excellent homme d'ailleurs, consacre d'énormes revenus à soigner sa popularité personnelle. Venise appartient aujourd'hui, pour parler le langage électoral, à l'union des cléricaux et des modérés. Ce résultat est l'œuvre de Mgr Sarto. Sans rien préjudicier de la grande politique, on doit dire qu'il excelle dans les

---

NOTES SUR L'ITALIE

---

combinaisons locales. Il a merveilleusement discipliné le parti conservateur à Venise.

C'est l'archevêque Sarto qui a mené les élections municipales de l'an dernier. Elles furent passionnées et tumultueuses. On disait : « Les cléricaux modérés ont fait tomber le campanile. » Comme il avait dirigé la lutte, il accepta le triomphe. On m'a raconté que, le soir du scrutin, la jeunesse catholique s'étant portée sur la place, derrière Saint-Marc, où est l'archevêché, il fit placer sur le balcon de ce petit palais moderne deux énormes candélabres allumés, un tapis décoratif, et de là donna sa bénédiction aux électeurs qui l'acclamaient.

\* \* \*

Dans toutes les occasions où il dut se montrer, — et il ne les évitait pas, —

---

NOTES SUR L'ITALIE

---

Mgr Sarto avait le plus grand air. Avec ses cheveux blancs, il faisait magnifique figure dans les fêtes du Rédempteur, où l'on voit les plus belles cérémonies religieuses de Venise. On connaît cette façade un peu froide de l'église du Rédempteur, édifiée par Palladio et qui enthousiasmait Gœthe. Ce naïf grand homme y trouvait la pure tradition hellénique! Canaletto et d'autres se sont plu à nous peindre le pont de barques que l'on forme ce jour-là sur le canal de la Giudecca et sur lequel défile la somptueuse procession traditionnelle. Les avantages naturels et la science des attitudes du nouveau pape furent aussi très remarquables en avril dernier, lors de la cérémonie pour la pose de la première pierre du campanile, quand il prit le pas sur tous les assistants et sur le comte de Turin lui-même.

(J'ai vu quelque part qu'on s'étonnait

des relations du patriarche de Venise avec la famille royale. Mais jamais le pape n'a interdit de tels rapports, nécessaires ou utiles, dès l'instant qu'ils avaient lieu en dehors de l'ancien domaine de Saint-Pierre.)

Quand on prend un escalier qu'il y a sur la droite, dans un mur de Saint-Marc, on gagne des chambres réservées, je crois, à l'architecte, où sont conservés sous verre de sublimes tapis persans et des surplis en point de Venise. Ceux-ci, on n'osait plus depuis longtemps les employer. Depuis 1893, l'archevêque Sarto a pris soin chaque année de les vêtir pour la fête de saint Marc. On dit même qu'il eut ce mot :

— Rien que pour ces dentelles, on voudrait être archevêque de Venise.

Le patriotisme local, voilà l'un des beaux traits de celui qui jamais plus ne reverra les nuages ni les eaux de Venise.

\* \* \*

Il est peut-être intéressant de remarquer que la fabrique de Saint-Marc est extrêmement riche. Elle possède de nombreuses maisons dans Venise et des domaines dans la Vénétie. Sa situation légale est tout exceptionnelle. Comme Sainte-Marie des Fleurs, à Florence, elle échappe peu à peu à la tutelle du gouvernement. En sorte que l'on peut dire que le domaine de Saint-Marc fait une sorte d'enclave ecclésiastique, un petit Vatican.

La bonne volonté du cardinal Sarto pour les arts est extrême. Il a tenu à dépenser généreusement les revenus épiscopaux pour les chefs-d'œuvre dont il avait la garde. On l'accuse d'avoir songé au décor plus qu'à la stabilité. Mais vraiment, ni lui, ni son architecte Saccardo



ne peuvent être rendus responsables de la chute du campanile. Peut-être serait-on plus en droit de leur reprocher le nouveau pavement de Saint-Marc. Qu'est-il devenu, ce magnifique pavé en mosaïque, tout bombé et qui faisait de si belles vagues ? L'archevêque n'a pas ménagé la dépense pour la réfection : « Au lieu de quarante francs que coûtait l'ancien par mètre carré, le nouveau, dit-il, nous a coûté deux cent cinquante francs », et de se réjouir !

On peut aussi regretter les ors jaunes de la coupole qui avaient souffert du temps, mais qui, tels quels, valaient mieux, certes, que les ors rouges que l'on y voit aujourd'hui ! Au reste plaignons le sort de ceux qui secourent la beauté ; on leur adresse des reproches qu'il faudrait diriger contre la fatalité. Ce n'est point le cardinal Sarto qui a gâté Saint-Marc, ou

---

NOTES SUR L'ITALIE

---

encore les Tintoret à la Scuola di San Rocco; il a de son mieux, j'en suis sûr, lutté contre l'irréparable vieillesse des choses.

\* \* \*

Comment nier, je le répète, sa bonne volonté? Il a toujours donné les meilleurs conseils; il est grand ami de M. Molmenti, dont chacun reconnaît le zèle et la compétence, et du romancier Fogazzaro. Il a été le meilleur appui de l'abbé Perosi.

C'est sous l'influence de ce dernier qu'il a écrit sa fameuse lettre en faveur du chant grégorien contre la musique de Verdi et contre tant de polkas dont retentissaient les églises d'Italie. Quand l'eunuque Mustapha, qui avait enterré trois papes, car il a aujourd'hui soixante-dix-huit ans, dut quitter, à la suite de circonstances piquantes, la chapelle Sixtine



et que l'on se détermina à renoncer aux personnes de sa condition, — que les âmes sensibles se rassurent, Mustapha tenait ses vertus de l'avare nature seule — c'est le cardinal Sarto qui fit agréer l'abbé Perosi.

D'autres loueront son intervention! Je suis pour la tradition. Je regrette cette nouveauté, qui me paraît d'une générosité plus apparente qu'efficace. Voilà donc toute une intéressante catégorie de déshérités à qui l'on refuse des occupations artistiques par où ils pouvaient faire diversion à leur juste déplaisir! Pourquoi les empêcher de gémir en public? Leur isolement n'en sera pas atténué. Bien au contraire! Voici qu'à cette heure ils n'ont plus aucun moyen de nous émouvoir ni même de s'expliquer!

A mon humble avis, le cardinal Sarto fit un juste emploi de son discernement et

---

NOTES SUR L'ITALIE

---

de son « modernisme » lors de la première exposition internationale des beaux-arts à Venise, en 1895, je crois, quand il y eut le scandale Grosso. C'est sur cette anecdote que je veux terminer. Le peintre Grosso, de Turin, avait envoyé un grand tableau, la *Mort de don Juan*, où l'on voyait au milieu d'une église un cercueil et deux femmes nues. C'était une fort mauvaise chose. Le cardinal dit : « Les prêtres ne peuvent pas entrer à l'exposition. » Une telle interdiction était de grave conséquence pour la ville. La municipalité, bien qu'elle fût alors de nuance anticléricale, agit fort sagement. Elle nomma une commission composée, si j'ai bonne mémoire, de Fogazzaro, de Giacosa et de Molmenti. Ces messieurs eurent beaucoup d'esprit : ils dirent que l'œuvre était très regrettable au point de vue religieux, mais très admirable au

---

NOTES SUR L'ITALIE

---

point de vue pictural. Alors le cardinal, touché par cette déférence qui confirmait son autorité morale, leva son interdit pour respecter les intérêts matériels engagés.

Ah! merveilleux pays de la *combinazione!*

*Août 1903.*

# UNE JOURNÉE NAPOLITAINE



AUCUN poème et nul endroit du monde ne nous parlent du printemps avec la force d'une matinée napolitaine.

Aujourd'hui, dans le jardin, près de la mer éclatante, sur les longues branches de genêts jaunes et sur les pousses d'un vert si tendre, les oiseaux se pâment d'amour au point que l'on redoute que la police les arrête, et il y a des mouvements de parfum plus doux que le sillage d'aucune jeune fille. Abondance et surabondance, sécurité de cette lumière qui remplit le grand ciel de Naples.

Que connaissons-nous du printemps, nous autres, gens des climats du Nord?

---

NOTES SUR L'ITALIE

---

Je me rappelle mon jardin d'enfance. Lorsque le vent, qui gémissait contre nos portes huit mois de l'année, avait bien voulu se taire, j'allais entendre, sous les lilas encore humides, le chant des fau-  
vettes à tête noire. Quelques notes liquides égrenées à la perfection. Plaisir peu sûr, douceur précaire dans une saison si courte! On s'inquiète, on se demande si l'on est bien à la meilleure place pour jouir d'un bonheur que l'on sent s'échapper à mesure qu'on l'éprouve. Sa beauté serre le cœur. C'est la qualité du sourire d'une maîtresse que l'on va perdre.

Mais Naples, ce matin, nous sature de chaleur, de couleurs et de clameurs. Jamais nous ne chargerons trop d'argent, d'azur, d'arbres en fleurs et de souvenirs romanesques nos tableaux du golfe qui va de Sorrente au cap Misène. Son bourdonnement inépuisable s'élève vers le ciel

---

NOTES SUR L'ITALIE

---

d'où glissent des torrents de lumière. La ville et la mer azurée semblent poudrées d'étincellements. Des hauteurs de San Martino j'admire jusqu'à l'ivresse la plénitude de cette coupe. L'enfance et la jeunesse respirent et luisent à l'infini.

Est-il un sentiment qui corresponde à ces délices de la nature ? La lumière nous désencombre de nos petites pensées propres, comme elle épure et transfigure dans cet immense horizon toutes les humbles réalités. Auprès de moi les bêtes ailées, quelques chevreaux, des enfants coiffés de rouge, des arbres blancs, violets, ou pourpres, les buissons, les plus mauvaises herbes, puis les maisons peintes en bleu éparpillées sur les coteaux, d'admirables pins parasols qui s'élèvent au-dessus des clôtures, enfin la ville grouillante et l'immensité du ciel et de la mer, toutes ces choses indistinctement livrées à la



---

NOTES SUR L'ITALIE

---

lumière ne font qu'une immense jeunesse, un vaste foyer de bonheur, une divine vénuſté.

\* \* \*

Tranquillité, douceur virgilienne, confiance. L'âme demeure immobile et suspendue dans ces espaces. C'est avec mon corps tout entier que je perçois le printemps, ou plutôt, il circule à travers moi, par tous mes sens. Son ardente clarté suscite les clartés de mon esprit; une prudente imagination du Nord croit sentir s'éveiller en elle la puissance de créer des mythes; mon allégresse est composée du même éther que les fables qui flottent sur ce rivage. Mon cœur et l'azur de Naples se pénètrent, se confondent.

Je ne puis croire que cet air bleu refuserait de me porter. Ici l'âme est légère, de la formation des fleurs, des oiseaux et de

---

NOTES SUR L'ITALIE

---

cette fumée qui flotte au front du Vésuve. Dans une sorte de fête joyeuse, je veux gravir la fameuse montagne; il faut que je porte aujourd'hui mon hommage au vieux géant mythologique, dont le cœur est toujours brûlant.

Une voiture conduit au funiculaire le long des chemins étroits, parmi des figuiers, des oliviers, de grandes avoines et des maisons à *loggia* très humbles, auxquelles la lumière prête du style. Des troupes de musiciens affamés nous suivent, jouant et chantant d'éternelles *Santa Lucia*.

Que cette campagne et la mer sont douces, caressantes, confiantes, reposées, vues de ces premières pentes, par-dessus les tendres verts du printemps! C'est l'innocence des enfants et des petits animaux. Nulle méchanceté. On bénit cette douce vie, et par les sentiers du bonheur, on

---

NOTES SUR L'ITALIE

---

s'élève vers le dur volcan et sa couronne jaune de soufre. Si l'on veut avoir une image sereine de la volupté, il faut regarder en avril un bel arbre des vergers sur les pentes basses du Vésuve. Qu'il est luisant! Comme il se prête de toutes ses feuilles aux caresses de l'air! Des légumes à ses pieds, des vignes sur le corps, ses fleurs à tous ses rameaux, il prodigue avec aisance les forces qu'il puise dans la surabondance du ciel et de la terre.

Derrière nous, c'est l'immense golfe bleuâtre, enchâssé de blanches villas qu'à chaque minute nous dominons mieux, et l'on se montre, au pied du volcan, dont l'amour pour elle fut insoutenable, la ville qui fut choisie, si petite, pour recevoir le poids brûlant de la fatalité. Frêle ossement, presque en poussière.

Déjà voici quelques laves légères, spongieuses d'aspect, puis une large cou-

---

NOTES SUR L'ITALIE

---

lée noire. Quelles déchirures, boursouffures, tuméfactions de la montagne! Nous commençons à percevoir des grondements sous le sol, et plusieurs crevasses qui fument. Le funiculaire s'engage dans les espaces plutoniens, sur des banquettes de boue solidifiée. Il nous tient suspendus sur le vide immense et s'arrête enfin au pied du cône qu'il n'essaie pas de gravir.

\* \* \*

Bien qu'il soit à peine deux heures de l'après-midi, à cette hauteur le froid nous assaille et, non moins inattendus, les funestes refrains d'une bande de chanteurs. C'est au son de cette misère sentimentale que nous commençons la dernière escalade, dans une cendre épaisse qui brûle à la fois les yeux et les chaussures. Il me semble que je gravis l'échelle

---

NOTES SUR L'ITALIE

---

des songes mystiques et m'élève du Paradis à l'Enfer.

En vain me suis-je étendu, penché sur le bord extrême, qu'enfin j'ai touché, du cratère, dont l'immense déchirure circulaire disparaît sous des fumées. Son tonnerre, ses exhalaisons sulfureuses, ses ténèbres et ses flammes me repoussent. Par intervalles assez courts, une formidable explosion projette une trombe de pierres, de boues et de vapeurs qui, jaillissant des profondeurs bien au-dessus du gouffre, y retombent avec un affreux clapotis. Le plus ignorant des hommes est assez raisonnable pour ne chercher rien d'autre ici qu'une sublime excitation. J'erre avec une joie lyrique (quelque chose comme un mouvement des religions primitives) sur ces brûlantes gerçures, que laboure un vent diabolique. C'est le royaume du roi Lear, sa folie dans la tempête, et tout

---

NOTES SUR L'ITALIE

---

en bas, près de la mer, sa fille Cordélia qui prie. C'est le seuil de la demeure de Perséphone, déesse infernale, qui fut la compagne de jeu des Sirènes, et voici le rivage où celles-ci moururent de douleur quand elle leur fut enlevée.

Dans l'immense espace, avec monotonie, par la bouche du monstre, des vapeurs sont soulevées, chassées, dispersées et renouvelées. Et je crains qu'à chaque coup le vent qui me secoue me précipite tout droit sous mes pieds dans le golfe éblouissant. Comme les laves ont bien coulé sur les côtes du vieux géant! Quels gras méandres elles ont formés en s'amasant où la pente manquait! C'est un dessin triste et paisible, une beauté brute présentée à la manière d'un grave chef-d'œuvre sans habileté. L'harmonie est parfaite entre toutes les régions du spectacle que j'embrasse. Un tel paysage,



---

NOTES SUR L'ITALIE

---

mieux encore que la plus sublime musique, est une initiation ; il nous dispose, nous incline, et nous sentons renaître en notre âme un large sentiment des forces mythologiques ; nous nous croyons prêts à saisir le mystère de cette nature. Je comprends pourquoi les noces de Bacchus décorent les sarcophages des Hellènes italiens. Ceux-ci confondaient justement le dieu de la puissance végétative avec celui qui règne sur les morts. Dionysos passe l'hiver dans les demeures de Perséphone pour remonter avec elle, au printemps, sur les rives heureuses du golfe. C'est le feu du volcan tenu au juste point de température par une sorte de volonté divine qui assure ce climat élyséen. On doit ce Paradis à l'Enfer qui le porte. Par ce beau jour, je m'enivre, avec une claire conscience, aux deux coupes du monde, l'une bleue frangée d'écume, où

---

NOTES SUR L'ITALIE

---

chantent les Sirènes, et l'autre enveloppée de vapeurs funèbres. Ces deux coupes de vie et de mort, posées sous le plus beau ciel, c'est un drame mystique, une messe, l'éternel office divin.

Mais au bout d'une telle journée, parfois, sans cause, le cœur se brise. Quand des teintes de tourterelle commencent de noyer Sorrente et Capri dans la mer et que les maisons des côtes plus proches dessinent un cirque très clair, il flotte sur le golfe délaissé du soleil un tel délice, une douceur si fondante qu'à voir un enfant qui mendie, une bourrique maltraitée, on se surprend à souffrir d'impuissance à l'idée de tout le mal qu'il y a dans l'univers.

Quel feu, quelle odeur, ces cris des marchands d'œillets et de roses dans les rues où notre cocher, au retour, mène sa voiture comme un gondolier sa barque!



---

NOTES SUR L'ITALIE

---

Ce soir, les petits pauvres m'assaillent en redoublant de fièvre et d'humilité. Sur mon aumône qui roule, ils se battent comme des chiens. Trois d'entre eux pour *una lira* sont pris de délire et s'embrassent. Un quatrième m'a suivi pour me vanter sa petite sœur. Et devant mon hôtel je trouve de noirs essaims d'enfants qui respirent les soupiraux éclatants des cuisines. Je songe au verset de la loi primitive qui défend « de lier la bouche — c'est-à-dire de refuser la nourriture — au bœuf qui travaille à battre le blé », ou bien encore qui, prévoyant ces fils de Naples exténués dans la gloire de leur ville, interdit de « cuire le chevreau dans le lait de sa mère ». Ce sont les heures où l'on redoute le souvenir des souffrances que l'on a causées. Je sais que nous sommes portés sur une mer de mouvements qui tous créent de la douleur et

---

## NOTES SUR L'ITALIE

---

que le monde s'appuie sur des vagues toujours agissantes d'injustice.

Mystérieuse angoisse, pitié qui délie, attendrit nos forces! Est-ce un reflux de cette divine beauté du jour qui, chassée par le crépuscule, se porte dans mon cœur?

Après les pleines sonorités napolitaines de la couleur et de la chaleur, la nuit venue, une note aiguë s'élève dans le ciel noir. C'est un appel de violoncelle. L'âme conquise, épurée, soulevée par la lumière et les parfums voudrait trouver dans son domaine un noble équivalent. Ah! quel dégoût de s'être accordé avec les déesses de la vie et de la mort, pour se retrouver pris à mi-corps dans la dure condition d'homme.

*Mai 1908.*



## TABLE

---

<i>Avant-propos</i> . . . . .	I
Vacances au soleil (1890). . .	I
L'Éducation par l'Italie (1892) .	II
Le bénéfice du voyage (1894). .	21
Souvenir de Venise (1903) . .	33
Une journée napolitaine (1908) .	47

\_\_\_\_\_

CET OUVRAGE, LE QUATRIÈME DE LA COLLECTION *LES ROSES LATINES*, A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER LE VINGT-HUIT JUIN MIL NEUF CENT VINGT-NEUF PAR COULOUMA A ARGENTEUIL, H. BARTHÉLEMY ÉTANT DIRECTEUR. SON TIRAGE SE JUSTIFIE AINSI : 20 EXEMPLAIRES SUR JAPON IMPÉRIAL, NUMÉROTÉS DE I A 20; 30 EXEMPLAIRES SUR VERGÉ DE MONTVAL, NUMÉROTÉS DE 21 A 50; 900 EXEMPLAIRES SUR VÉLIN TEINTÉ DE RIVES, NUMÉROTÉS DE 51 A 950. IL A ÉTÉ TIRÉ EN OUTRE, SUR CES DIVERS PAPIERS, 55 EXEMPLAIRES HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS DE I A LV.

EXEMPLAIRE N° 415



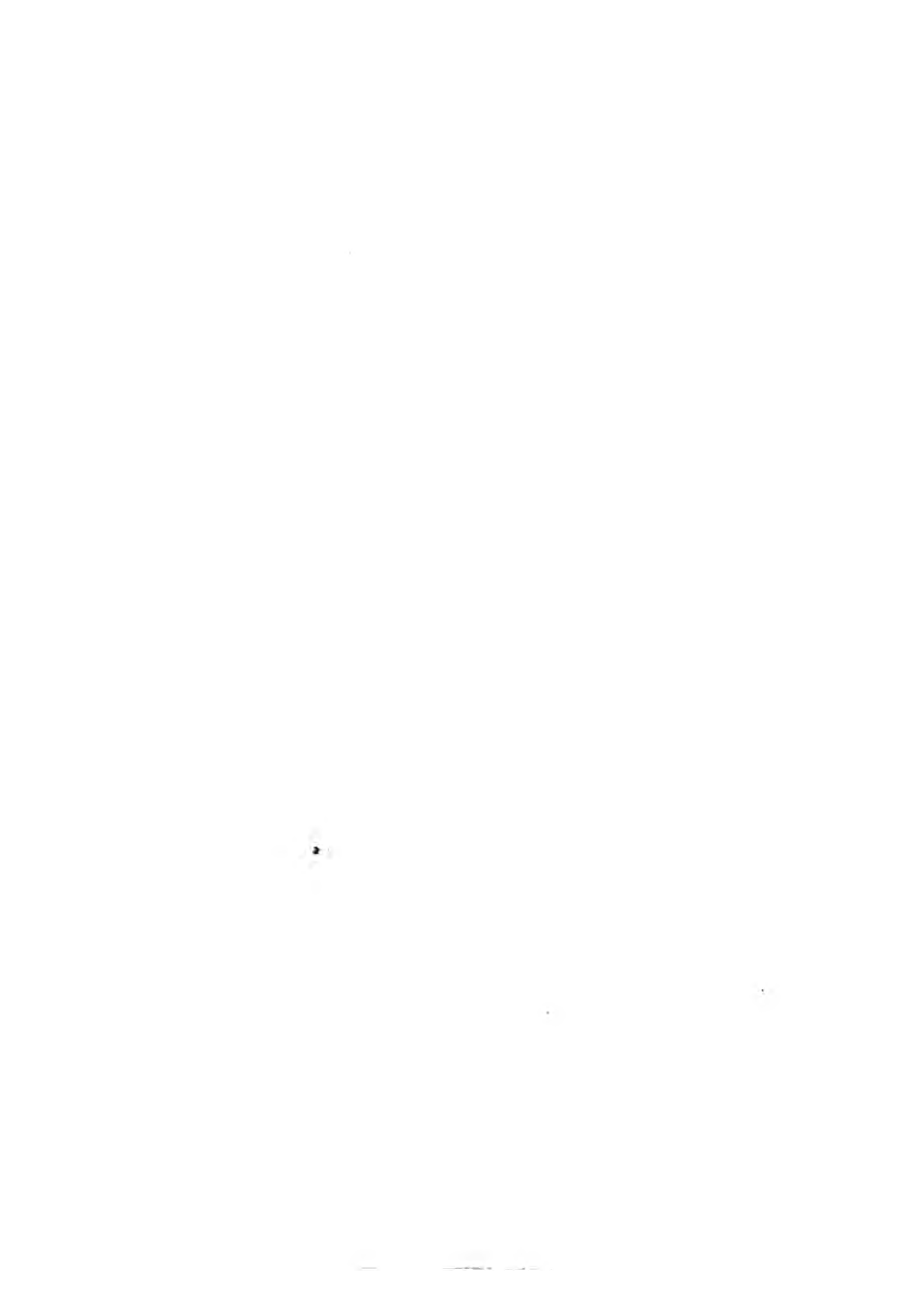














nr 28

(A.F. 40)

MAURICE BARRÈS \*

NOTES

SUR

L'ITALIE



PARIS

ÉDITIONS DES HORIZONS DE FRANCE

39, Rue du Général Foy

1929

















